

## LE SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE (S.T.O.)

Dès 1941, la propagande allemande s'est efforcée d'attirer des travailleurs Français.

Au début de 1942, environ 60 000 volontaires-alléchés par de fortes primes- y travaillent.

La stabilisation du front Russe accroît sensiblement les besoins en main d'œuvre du 3ème Reich. En juin 1942, pour pallier ce manque de bras dans ses usines, il exige de la France 350 000 travailleurs. Laval est obligé de maquiller cette sommation et **annonce la création** de la « **Relève**» qui consiste à échanger un prisonnier libéré, contre trois travailleurs volontaires.

Le 11 août 1942, l'arrivée du premier train de prisonniers en gare de Compiègne, est fêtée par le régime. **Environ 1 200 soldats seront libérés et ce seront les seuls.** Le manque de succès de cette mesure (17 000 volontaires à fin août) sonne le glas du volontariat.

Le 4 septembre 1942, **Pétain promulgue la loi de réquisition**, ce qui aggrave encore l'impopularité du régime. Cette loi frappe surtout des jeunes ayant une qualification. Elle est responsable du départ forcé de près de 250 000 travailleurs en 6 mois.

Le 16 février 1943, **Laval instaure le S.T.O.** Le recrutement se fait désormais par classes d'âge entières. Il concerne les jeunes gens des classes 40-41 et 42, qui sont obligés de partir travailler en Allemagne. La classe 42 est la plus touchée, et les exemptions ou sursis, disparaissent dès le mois de juin. **Beaucoup de jeunes, réfractaires, vinrent grossir les rangs de la Résistance.**

Au total ce sont près de 700 000 Français qui seront déportés du travail. 60 000 n'en reviendront pas, dont un landais, **Constant Bauchet**, de la Brelandière.

### Texte de Raymond Gabillaud

#### **Lettre de Roger CHAIGNEAU, de Bazoges-en-Pailleurs, adressée à la famille de Constant BAUCHET, tué sous un bombardement, le 30 mai 1944, à WELS en Autriche**

*Chers Amis,*

*C'est avec beaucoup de peine que je me vois dans l'obligation aujourd'hui de vous faire parvenir cette lettre, pour vous annoncer de bien tristes nouvelles, mais peut-être le savez-vous déjà malheureusement ?*

*Le mardi 30 mai, dans la matinée, il y a exactement 8 jours, comme aujourd'hui et à peu près à la même heure, sur les 11 heures, Wels subissait un premier et terrible bombardement par l'aviation anglo-américaine qui causait beaucoup de dégâts et malheureusement, de nombreuses victimes. Nous étions au boulot comme d'habitude, moi, Constant, l'autre français et le Chef, quand l'alerte a sonné vers 10 heures. Mais comme toutes les alertes qu'il y avait eues jusqu'ici, personne ne bougeait, et ce n'est qu'une heure plus tard, alors que nous nous attendions à la fin de l'alerte, que soudain dans le ciel on aperçut le nuage d'avions qui approchait. Et quelques minutes plus tard les premières bombes tombaient sur le camp d'aviation, voisin de notre chantier. Alors à ce moment là nous avons compris que c'était Wels qui allait subir le bombardement, et tous quatre nous nous sommes couchés dans un champ de trèfle près de la Tour. Déjà les bombes meurtrières pleuvaient autour de nous, quand entre deux vagues d'avions, l'idée nous vint de nous sauver un peu plus loin, dans une fosse où nous serions à l'abri des éclats. C'est ce que nous avons fait, le copain, le Chef et moi, tandis que Constant, lui, au lieu de venir avec nous, a eu la malheureuse idée de se sauver plus loin dans le champ, mais toujours sur terrain plat, nullement à l'abri des projectiles. Pendant vingt minutes, sans arrêt, les centaines d'avions jetèrent leurs milliers de bombes ; pour la plupart de petites bombes ; sur Wels et la campagne environnante. Et ce n'est que quand l'alerte fut passée et le danger presque écarté, alors que d'épais nuages de fumée dominaient la ville et que les dépôts de munitions sautaient les uns après les autres, que nous sommes enfin sortis de notre trou pour voir si nous étions tous vivants, et c'est alors que ... Oh ! terrible nouvelle que je n'aurais jamais voulu vous apprendre ; c'est alors que j'ai vu mon pauvre camarade Constant qui gisait à quelques vingt mètres de moi, blessé horriblement. Je me suis approché de lui, et là il me dit : « j'ai les deux jambes coupées ». Malgré que je ne voulais pas le croire, c'était malheureusement vrai. Il avait la jambe gauche coupée au-dessus du genou et l'autre au-dessus de la cheville et un éclat de bombe dans le côté gauche. Mais malgré ses terribles blessures, il n'a pas perdu connaissance et il m'a parlé*

*jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'une auto de la Croix-Rouge vint le chercher 1/4 d'heure plus tard pour l'emmener à l'hôpital. Il était grièvement blessé mais il ne devait pas trouver son mal, car il ne s'est pas plaint à aucun moment et il ne croyait pas mourir quand je l'ai monté dans l'auto avec les camarades qui étaient là. Je lui ai demandé s'il n'avait pas quelque chose à me dire et ses dernières paroles ont été : « Roger, tu viendras me voir à l'hôpital aussitôt que tu pourras. Prends mon porte-monnaie dans ma poche, mes clés sont dedans pour ouvrir mon placard ». Ah ! J'ai bien été le voir aussitôt que j'ai pu mais hélas, il était dans le cercueil. Il est mort sans doute peu de temps après. Les obsèques, ainsi que celles des cinq prisonniers Français tués au cours du bombardement ont eu lieu Vendredi soir, ensemble. Obsèques bien simples, mais bien émouvantes. Les corps étaient placés sur un camion, et du camp de prisonniers où ils étaient, jusqu'au cimetière, ils étaient précédés et suivis par une grande partie de prisonniers et des civils de Wels. Les funérailles ont été célébrées sous les couleurs françaises. Plus de vingt superbes couronnes ornées d'un ruban tricolore portant l'inscription : « les Civils Français de Wels à leur camarade » et, « Les prisonniers de Guerre Français de Wels à leurs camarades » étaient portées par les prisonniers et civils. Au cimetière, les corps portés par quatre, ont été portés à leur dernière demeure entre deux rangées de prisonniers au garde-à-vous. Sur les tombes, un aumônier français prisonnier, récita quelques prières et ce fut terminé. Maintenant notre pauvre et cher camarade Constant, repose à jamais dans cette terre autrichienne. Cette mort a causé une profonde émotion dans le milieu français du camp et plus particulièrement encore sur nous, sur toute l'équipe que nous étions. Partis ensemble, Jean-Marie\*, lui et moi, voilà bientôt 1 an, le 8 juin 1943, à la gare de Montaigu, nous avons vécu ensemble depuis comme de véritables copains, et plus encore, comme des frères. Ensemble, nous avons connu les premières et dures journées de l'exil. Ensemble, nous avons vécu les longs jours de travail sur le chantier, les nuits d'hiver si froides, ou bien des fois dans ce pays de Scharfen, nous sommes partis tous les deux la nuit, l'un avec une chandelle, l'autre avec une scie, chercher quelques morceaux de bois pour pouvoir nous chauffer un peu. Ensemble, nous avons passé toute cette année d'exil, ne nous laissant presque jamais, sortant presque toujours ensemble, et il a fallu qu'au dernier moment, qu'à la séparation finale nous soyons encore ensemble. Son souvenir restera inoubliable dans ma mémoire ainsi que dans celles de tous mes camarades qui ont vécu avec lui. Chers Amis, à la suite de cette terrible épreuve, nous avons jugé de pouvoir vous faire parvenir la plupart de son linge, et tout ce qu'il avait de bon. Aussi, samedi dernier nous avons fait deux colis que nous avons expédiés aussitôt. Espérons qu'ils se rendront. Ce qu'il avait de plus précieux, nous l'avons gardé. Un jour, si nous avons le bonheur de retourner, nous irons vous le porter. Recevez Chers Amis, ainsi que de mes camarades, dont nous partageons votre peine, mes biens sincères condoléances.*

*Chaigneau Roger*

*Wels le 6 juin 1944.*

*Nota : \* Jean-Marie GUENEAU*



**La sépulture de Constant Bauchet à Wels en Autriche**